

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 18

Artikel: Opéra
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il approche; il n'est plus qu'à deux pas de mon refuge.

— Eh bien ! père Caen, lui demanda tout à coup l'inconnu, il vous est donc arrivé malheur ?

Juge du coup de théâtre : cette voix, c'est celle de mon père.

Jacques, après une pause, continua ainsi :

Te figures-tu ma situation ? Mon père était là, tout près. Je le voyais maintenant. Le vieux pêcheur arrivait. S'il m'avait reconnu, il allait m'accuser. Je me tins coi. J'aurais voulu pouvoir rentrer à cent pieds sous terre.

— Ce que j'ai, répondit le père Caen, j'ai que mes nasses et mon réservoir viennent d'être dévastés, saccagés, comme vous pouvez le voir, par de méchants gamins...

Il semblait hésiter à poursuivre, mais son geste énergique en attestait le ciel.

Mon père s'informa si c'étaient des enfants du pays.

— Oh que non ! fit le père Caen : les nôtres savent que ce sont là les outils, le gagne-pain des vieux qui ne peuvent plus travailler qu'à la côte. Non, le coup vient d'être fait par des étrangers, par les petits baigneux... Votre fils en était, monsieur, je l'ai vu.

— En ce cas, s'empressa de déclarer l'auteur de mes jours, le dommage me regarde. A combien l'estimez-vous, père Caen ?

Le bonhomme, en sa qualité de Normand, ne pouvait répondre d'une façon catégorique

— Notez, fit-il, que nous sommes aujourd'hui samedi. La boutique renfermait ma pèque de toute la semaine... sans compter les avaries des engins... Jarnigoi ! Je voudrais pour vingt francs que ça ne me fut pas arrivé !

— Soit, vingt francs, dit mon père ; les voici.

Mais le vieillard était connu pour sa fière équité. Il refusa, se servant d'une locution qui lui était familière :

— Ça ne serait pas juste, car ils étaient six. Oh ! j'en sais le nombre, et prétends qu'on m'indemnise également. Chacun pour les siens, comme dit le juge de paix de Pont-l'Évêque !

— J'accepte l'arrêt, répliqua mon père. Prenez toujours pour ma part cette pièce de cinq francs.

— Quitte à vous rendre la monnaie, conclut l'ex-marin, car je ne réclame que mon dû. Davantage, ça ne serait pas juste.

Et tous les deux, en causant, ils s'éloignèrent.

Je n'osai regagner la maison, qu'à l'heure du déjeuner.

Mon père m'attendait dans le jardin.

Il posa sa main sur ma tête, et me contraint à le regarder, ses yeux dans mes yeux :

— Jacques, dit-il, tu as bien des défauts, mais je crois t'avoir inspiré l'horreur du mensonge. Voyons un peu si tu me répondras franchement... et bravement... Je viens d'en apprendre de belles sur ton compte, aux cabines !

— J'étais caché dans celle du milieu, balbutiai-je, et j'ai tout entendu.

— Bien ! Mais voici ta mère. Ça lui ferait de la peine. Qu'elle n'en sache rien. Nous en recuserons plus tard.

Je ne m'assis ce jour-là qu'au bord de ma chaise et je ne mangeai que du bout des dents.

Dès que ma mère fut remontée chez elle, mon père m'attira par un signe au dehors et me dit :

— Viens avec moi, Jacques.

— Où donc ?

— Parbleu ! chez ces braves gens.

Jamais je ne lui avais vu l'air aussi sérieux. Quel était donc son dessein ?

Nous arrivâmes devant cette salle basse où tu me voyais entrer tout à l'heure.

Telle elle est aujourd'hui, telle elle était alors. D'un côté, le lit derrière ses rideaux de serge; de l'autre, la grande cheminée avec sa crémaillère et ses landiers d'un autre âge; la table au milieu; ça et là quelques chaises de paille, et parfois le fauteuil de l'aïeul; sur le dressoir, à la muraille, les cuivres, la dinanderie, des images; dans l'armoire de noces, force faïences peintes et porcelaines dorées; un berceau par ci, un cuveau par là; le rouet dans un coin; dans les autres, un aviron, des appelets ou des hardes. Je crois que depuis Rollon, toutes les chaumières de la côte normande sont restées les mêmes.

La mère Caen était déjà une vieille femme, mais alerte encore, avenante et bonne comme du bon pain. Ses traits, son sourire, ses yeux vifs disaient de reste qu'elle avait été jolie en son temps. Pour le quart d'heure, assise auprès de la fenêtre, elle disposait des brins d'osier pour la réparation de la grande bouteille.

Sur le seuil, nous rencontrâmes le père Caen qui sortait.

— Ah ! fit-il, monsieur, j'allais chez vous.

— Pourquoi ?

— Pour vous rapporter ces trois francs..., les autres parents n'ont voulu me donner chacun que quarante sous.

— Mais cela ne fait plus votre compte, père Caen.

— Bah ! répliqua-t-il, ma vieille Ursule se charge de radouber les nasses, et je ne dois pas, je ne veux pas accepter de vous plus que des autres. Voici l'argent qui vous revient.

Mon père se refusait à le reprendre, mais le vieillard l'y contraint en ajoutant avec dignité :

— Je vous en prie, monsieur : il y aurait offense... Ça ne serait pas juste.

— Ce qui est juste, déclara tout à coup mon père, c'est que ce gamin-là vous demande pardon.

Ces mots, poursuivit Jacques, me tombèrent sur la joue comme un soufflet.

Si je n'étais pas menteur, j'avais en revanche beaucoup d'orgueil, et, tu le sais, nous autres, fils de famille, nous nous croyons de beaucoup au-dessus des paysans. Les leçons du foyer n'y font rien, il faut celles de la vie pour nous prouver que ce n'est ni la naissance, ni l'éducation, mais l'honneur seul qui fait la différence entre les hommes.

Un jeune coq, hérissonnant sa crête rouge et son beau plumage, n'est pas plus arrogant que ne le fut ton ami Jacques lorsqu'il se récria :

— Demander pardon, moi !

Toi-même, insista mon père avec calme, car tu as offensé un honnête homme, un vieillard, dans son bien, dans son contentement,

dans son travail. L'argent ne rachète pas tout... Il faut en outre la réparation morale, et ceci ne me regarde plus. A ton tour !

— Mais...

Il ne me laissa pas achever.

— Des excuses ! conclut-il impérativement; allons, Jacques, fais-lui tes excuses, et de franc cœur. Mais regarde donc cette pauvre mère Caen... Par ta faute, elle en aura sans doute pour plusieurs journées d'ouvrage.

La bonne Ursule intervint :

— Oh ! mais je ne me plains pas, dit-elle. Epargnez ce cher enfant, je vous en prie. S'humilier devant de pauvres gens comme nous, lui, un jeune monsieur... ce serait par trop dur !

Il y avait eu tant de générosité dans ces douces paroles que mon sot orgueil n'y put tenir. Des larmes jaillirent de mes yeux. Je m'élançai vers la vieille paysanne, et, tandis que je l'étreignais dans mes bras, tandis qu'elle me couvrait de caresses, ce cri, mêlé de sanglots, s'échappa tout naturellement de mon cœur :

— Pardon, mère Caen, je suis au désespoir de vous avoir causé de la peine.

Elle était aussi émue, elle pleurait autant que moi.

A vrai dire, si cette amende honorable m'avait peu coûté, c'est que je ne la faisais qu'à une femme.

Mais mon père ne l'entendait pas ainsi.

— Vu dire le même chose à M. Caen, m'ordonna-t-il.

Déjà la fierté me conseillait une récidive d'hésitation. Ursule le comprit. Ce fut elle-même qui me me la vers son mari.

Je courbai la tête en murmurant :

— Excusez-moi, père Caen.

Les lèvres du vieux pêcheur descendirent sur mon front.

— Le premier poisson qui se prendra dans mes nasses, dit-il, c'est vous qui le mangerez, mon petit ami. Autrement, ce ne serait pas juste.

Et mon père, en nous en retournant :

— C'est bien, Jacques.

Que te dirai-je encore ? conclut Jacques. Nous devîmes les amis du père et de la mère Caen. Ils avaient trois fils qui naviguaient alors au service de l'Etat. Un seul en est revenu, mon ami Césaire.

Souvent il m'emménageait *péquer* dans sa baraque. Un jour de gros temps il m'a quelque peu sauva la vie. J'ai dansé à sa noce.

La veille, grâce aux sollicitations de mon père, l'ex-marin de la garde avait reçu la croix d'honneur, ce qui n'était que juste.

Je suis le parrain d'une des blondines de la nichée. Si j'ai des enfants, ils seront les amis de ceux du pêcheur..., et je leur transmettrai cette histoire, cette leçon, afin qu'ils aient à leur tour le sentiment de la justice et de la véritable égalité : celle de tous les honnêtes gens.

CH. DESLVS.

OPÉRA. — On nous annonce, pour dimanche, **La Pérouille**, opéra-bouffe en trois actes, musique d'Offenbach. Cet opéra, où les situations comiques abondent et dont la musique est d'une gaîté charmante, aura certainement le plus grand succès. Pour terminer le spectacle, **Le Chalet**, ce délicieux opéra-comique, toujours si goûté.

L. MONNET.

LAUSANNE.— IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD